

## Préface

Florence Aubenas (Journaliste à *Libération*.)

Vous savez tout sur Bagdad. Vous n'y êtes jamais allé, bien sûr. Voilà bien le pire. Mais cela fait dix ans qu'on vous en donne à voir et à manger, des images de Bagdad montées en boucle, comme un diaporama, matin, midi et soir. La guerre du Golfe 1 et la guerre du Golfe 2. Saddam, ses palais, ses tortures. L'embargo de l'ONU et les enfants malades dans des hôpitaux sans médicaments. Les abominables aventures de Oudaï et Qousaï, les fils du dictateur. La recherche désespérée d'armes de destruction massive. Bagdad, ses rues vides le jour où les chars américains débarquent. Les gens qui regardent leur ville tomber de derrière leurs fenêtres. Puis la capitale libérée, offerte aux pillards.

Les attentats. Sur les eaux du Tigre, la bonne et la mauvaise conscience sont dans un bateau. Vous en avez marre, non ? C'est le syndrome de la Joconde, des gondoles à Venise, cette même écœurante sensation de trop connaître une chose sans l'avoir pourtant jamais vue.

Ce livre aussi raconte Bagdad. Vous n'allez pas le croire, mais personne ne vous avait parlé de cette ville comme ça. L'Orient regarde CNN, écoute la BBC, lit *L'Express*. En direct, comme vous et moi. Là-bas, chacun connaît, observe, commente les représentations que l'Occident se fait des mondes arabes.

« S'il veut survivre, le faible est obligé de comprendre à quoi et comment réfléchit le puissant », me disait en septembre 2003 à Bagdad un professeur d'université irakien. « En revanche, qu'importe au puissant ce que le plus faible a dans la tête. »

Et, de fait, qui, en Europe ou en Amérique, se branche sur la chaîne Al-Djazira ? Qui parcourt le journal *Al-Hayat* ? En France, l'ouvrage considéré comme la « référence » sur l'Irak est signé d'un chercheur français. Aux États-Unis, d'un Américain. Pas d'un Irakien. Plus généralement, les voix arabes ou musulmanes ne nous parviennent qu'assourdis et retravaillées par nos propres filtres, ceux de nos médias et de nos spécialistes. Nous n'y avons pas un accès direct. Au-delà même des bonnes et des mauvaises volontés, au-delà de la probité des uns ou de la manipulation des autres, l'écrasante majorité des Occidentaux n'aura eu qu'une seule image de Bagdad : la sienne, répétée à satiété dans un brouillard d'incompréhension et de violences.

Sihem Bensedrine est tunisienne. En Irak, ce qu'elle entend reste inaudible à nos oreilles, ce qu'elle voit invisible à nos yeux. Elle évoque les intonations du dialecte irakien avec « sa patine venant du fond des âges », les nations arabes qui concentrent leur honneur dans la « privatisation » des femmes, le goût des carpes pêchées dans le Tigre, les petits mendiants devant les grands hôtels qui déchirent les billets irakiens et exigent des dollars.

Mais surtout, à Bagdad, on parle autrement à un voyageur venant d'un pays arabe qu'à nous autres, reporters ou visiteurs occidentaux. Autant que dans une autre ville, c'est dans un autre univers mental que Sihem nous entraîne. Dans ses *Lettres persanes*, Montesquieu décrivait pour les Français du XIII<sup>e</sup> siècle leur propre société au travers du regard de deux visiteurs orientaux. À quoi ressemblons-nous vus d'ailleurs ? Qui sommes-nous lorsque nous devenons les « autres » ? En ce sens, ce livre-là est un anti-*Lettres persanes*. Nous avons vu, lu les témoignages de centaines de pèlerins étrangers, des professions les plus diverses, jetant sur Bagdad des coups d'œil exotiques. La « lettre de Sihem à Nacéra », d'une Arabe à une Arabe, d'une femme musulmane à une femme musulmane, nous fait entrer dans une intimité dont nous ne pouvions imaginer nous approcher.

Pour une des premières fois peut-être, il s'agit de regarder de plus près. À quoi ressemble Bagdad vu du dedans, de l'intérieur ?

À l'université, une professeur d'histoire alpague Sihem : « Ou étiez-vous, vous les frères arabes, lorsque nous étions écrasés sous la botte de notre dictature ? » Le rédacteur d'un hebdomadaire : « Vous savez, on ne l'a pas beaucoup pleuré, Saddam, au risque de déplaire à nos chers frères arabes qui voyaient en lui le « sauveur de la nation arabe. » Ou un artiste : « [Les Américains] n'ont confiance dans aucun Irakien. [...] Saddam, au moins, avec sa folie des grandeurs, ménageait notre orgueil collectif et nous identifiait aux héros des légendes babyloniennes. »

Chacun compare sa dictature à l'aune de celle du voisin, soupèse les interdits. Quel voile portent les femmes et qui les oblige ? Les habitants racontent à Sihem combien ils honnissent Chalabi, choisi par les forces de la coalition pour participer à l'autorité provisoire. Les journalistes irakiens lui expliquent qu'ils ne peuvent vérifier aucune information : les conférences de presse organisées par les Américains sont réservées exclusivement aux journalistes étrangers. Et encore ce douanier, qui lui demande par réflexe au poste frontière : « Quelle autorité vous envoie ? » Comme si, note Sihem, le fait d'une Tunisienne voyageant seule, en « indépendante », paraissait en soi inconcevable.

À Tunis, Sihem Bensedrine habite un rez-de-chaussée sombre et étroit, tout près d'une voie ferrée. Trois policiers en civil surveillent l'entrée, trois autres la ruelle derrière, au cas où quelqu'un chercherait à se faufiler ou à s'enfuir par une fenêtre. Son téléphone ne fonctionne pas. Ses amis sont menacés. Régulièrement, elle retrouve son ordinateur cassé et ses papiers volés. Sihem Bensedrine écrivait des romans et des poèmes. Ils ont été interdits. Elle a participé à la fondation d'une maison d'édition. Elle a été interdite.

Chez elle se tiennent régulièrement des réunions. On y parle d'une Tunisie où le score des élections ne gratifierait pas systématiquement le chef de l'État de 99,9 % des voix, d'une Tunisie où chacun pourrait lire, écrire et regarder ce qu'il voudrait sans crainte d'être persécuté. Évidemment, ces causeries aussi sont interdites. Il est inimaginable que Sihem trouve aujourd'hui du travail dans son pays. Vous l'avez déjà compris, j'en suis sûre : Sihem Bensedrine est ce que le régime tunisien appelle une opposante.

Pour nous autres Occidentaux, qui lui rendons visite trop peu souvent, elle est bien davantage. Le régime tunisien a toujours pris soin de garder un brin de jasmin entre l'oreille et le képi, d'aménager ses plages touristiques en paravent de ses salles de tortures. Les apparences y sont trompeuses. Parce que Sihem est intelligente et douce, parce qu'elle vous ouvre sa porte au risque de la répression, elle a fait traverser le miroir à tous ceux qui l'ont rencontrée. Des policiers en civil peuvent bien observer et fichier ses invités, c'est déjà trop tard. Celui qui sort de chez elle n'est pas le même que celui qui y est entré. Plus jamais il ne verra la Tunisie de la même façon. Vous l'avez déjà compris, j'en suis sûre : Sihem Bensedrine est une personnalité dans son pays.

Je voudrais vous rassurer tout de suite : ce portrait de l'auteur en sa demeure tunisienne ne vise pas à la peindre sous des traits flatteurs, exercice pourtant d'usage dans les préfaces. D'abord, parce qu'elle n'a pas besoin d'être flattée. Ensuite, parce que son texte la dévoile au contraire dans une posture assez inattendue, une sorte de retournement de situation. Et c'est là le second choc du livre. Sihem nous explique très honnêtement qu'elle était membre dirigeant du Comité de soutien au peuple irakien dans son pays, comme il en existait dans tous les pays arabes à partir de la première guerre du Golfe. À ce titre, elle a été régulièrement invitée à « visiter l'Irak meurtri par le conflit et l'embargo ». Et là, Sihem, courageux petit sherpa de la Tunisie cachée, ma Sihem, mon extralucide, me raconte : « J'avoue avoir été sous le charme. [...] Nous étions éblouis par l'hospitalité irakienne. [...] Les témoins vivants du génie irakien emportaient notre enthousiasme. » Aujourd'hui,

poursuit-elle, « je me rends compte de la portée de ces opérations de relations publiques qui avaient pour fonction de faire reluire la vitrine ternie du régime. [...] Ces mécanismes me sont familiers. En Tunisie, le régime dictatorial de Ben Ali en fait un usage systématique et invite à tire-larigot journalistes, élus ou décideurs de pays occidentaux pour des séjours de rêves. [...] Comment ai-je pu tomber dans le piège de cette propagande ? »

Il a fallu que Sihem croise une autre Sihem. C'est Nacéra, cette fameuse Irakienne inconnue à laquelle est adressée cette lettre-livre. Malgré la surveillance, Nacéra invite chez elle Sihem, venue en visite officielle avec une délégation de femmes. Et lui révèle les massacres, les mutilations, la réalité de l'oppression au quotidien. Il faut un cran certain pour raconter cette route-là vers Bagdad. Il serait aisé de la couvrir d'une ombre d'autant plus propice que la présence américaine est aujourd'hui contestée, que les « libérateurs » des premiers jours sont désormais considérés comme des « occupants ». Ce remords-là, pourtant, nous le connaissons bien. Nous nous souvenons du soutien béat ou cynique des communistes du monde entier de retour de l'ex-URSS, capables de décrire en détail le menu des cosmonautes soviétiques mais devenant aveugles et sourds dès qu'il s'agissait du Goulag. Nous continuons de voir certains résistants d'Amérique latine, intransigeants contre les dictatures au Chili et en Argentine, déposer leurs respects aux pieds de Fidel Castro, vanter en termes hyperboliques les prodiges de la médecine ou de l'éducation à Cuba, mais trouver en revanche tout à fait exagéré le nombre de prisonniers politiques sur l'île dénoncé par les opposants. Oui, nous avons déjà l'impression d'entendre ce qu'ils finiront par en dire, un jour ou l'autre. Oui, vous en avez entendu des séances d'autocritiques. Oui, comme sur Bagdad, vous croyez tout savoir sur l'aveuglement et le remords. En êtes-vous si sûr ?